Document généré le 11 oct. 2024 22:50

Les Cahiers des Dix

Généalogie et généalogistes au Canada

Gérard Malchelosse, M.A.S.G.

Numéro 13, 1948

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1080142ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1080142ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)
1920-437X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Malchelosse, G. (1948). Généalogie et généalogistes au Canada. *Les Cahiers des Dix*, (13), 269–298. https://doi.org/10.7202/1080142ar

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté,

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Généalogie et généalogistes au Canada

Par GÉRARD MALCHELOSSE., *M.A.S.G.*

Les dictionnaires nous disent que la généalogie est une science qui a pour objet la recherche de l'origine et de la filiation des familles. En un mot, la généalogie c'est la liste des ancêtres d'une personne, extraite des documents publics avec ou sans les documents à l'appui ou simplement conservés dans les archives de l'auteur. Aussi, cette science qui chante le passé, parce qu'elle est un des nombreux aspects de l'histoire familiale, est-elle devenue un auxiliaire précieux pour l'histoire, puisqu'elle exhume les faits qui constituent la petite histoire, qu'elle est souvent l'école primaire de nos historiens : Sulte, Verreau, Viger, Fauteux, Victor Morin, Pascal Poirier, Massicotte, Casgrain, Lanctot, les quatre Roy, Douville, Auclair, Girouard, Ernest Gagnon, Audet, Fabre Surveyer, sont entre autres des généalogistes actifs. La généalogie a donné lieu à de vastes travaux, tant en Europe qu'en Amérique.

André Duchesne (1584-1640) fut le fondateur de la généalogie scientifique. Avant lui, c'était le régime des généalogies légendaires, fabuleuses ou truquées. On eut pu appeler la généalogie l'art de justifier ses titres à la noblesse prétendue. Après lui vinrent notamment Pierre d'Hozier (1592-1660), Jean Le Laboureur (1623-1672), le Père Anselme (1625-1694), Louis-Nicolas-Henri Chérin (1762-1799), Lachenaye-Desbois, Borel d'Hauterive en France; sir William Dugdale (1605-1686) en Angleterre; Jean Hubner (1668-1731) en Allemagne.

Chez nous les études généalogiques ont pris depuis un demi-siècle un développement considérable. La raison en est sans doute que la province de Québec est la seule partie de l'Amérique où presque

chaque famille puisse retracer son ascendance, de fils en père, jusqu'au premier ancêtre venu d'Europe.

Ce travail colossal fut entrepris en 1865 par l'abbé (plus tard Mgr) Cyprien Tanguay (1819-1902). Son *Dictionnaire généalogique des familles canadiennes*, en 7 volumes (1871-1890), met à jour la formidable enquête qu'il a poursuivie, durant plus de vingt ans, dans les innombrables registres de nos paroisses du Québec. En résumé, un travail des plus curieux qui, malgré ses lacunes, demeure une extraordinaire réussite, un exemple à signaler et à méditer.

Aussi, est-il juste de dire que Mgr Tanguay est et restera le père incontesté des études généalogiques au Canada français. Avant lui, il est vrai, Jacques Viger, sir Louis-Hypolite La Fontaine, M. François Daniel, p.s.s., l'abbé Hospice-A. Verreau, s'étaient intéressés à l'étude des histoires de familles; mais Mgr Tanguay a, plus que tout autre, donné le ton et l'élan à cette science aride mais d'une extrême importance, je le répète, pour l'histoire. Il a fourni aux plus humbles un arsenal d'archives condensées, mises sur notre table de travail ou dans la bibliothèque publique.

Le *Dictionnaire* de Mgr Tanguay n'est toutefois pas sans omissions, il contient aussi des milliers d'erreurs; mais il n'en reste pas moins une des plus grandes oeuvres dans ce champ particulier des études historiques.

Le *Dictionnaire* ne va guère plus loin que 1760, bien qu'il couvre complètement le régime français. Il a été repris et étendu jusqu'à nos jours dans le cas de nombreuses familles, de plusieurs paroisses, de quelques districts. L'oeuvre gigantesque inaugurée par Mgr Tanguay a été, pour ainsi dire, complétée jusqu'à un certain point.

Quatre groupes de chercheurs y ont mis la main.

* * *

Un premier groupe a étudié particulièrement les « grandes familles », celles qui se sont illustrées dans la Nouvelle-France. Ce sont,

pour la plupart, des familles nobles. Ces histoires de familles contiennent surtout des biographies de personnages qui ont joué un rôle dans la vie militaire, politique, religieuse ou sociale du pays.

Le Sulpicien François Daniel (1820-1908), dans son *Histoire des grandes familles françaises au Canada* (1867),[1] prend le pas dans ce genre de monographies généalogiques et biographiques. Il a été suivi par Pierre-Georges Roy qui a à son crédit pas moins de cinquante études de familles, de celles les plus mêlées à l'histoire du Canada. Ce sont entre autres, les suivantes : Taschereau (1901), Frémont (1902), Juchereau-Duchesnay (1903), Estimauville de Beaumouchel (1903), Taché (1904), Godefroy de Tonnancour (1904), Rocbert de la Morandière (1905), Irumberry de Salaberry (1905), Panet (1906), Deschamps de Boishébert (1906), Aubert de Gaspé (1907), Boisseau (1907), Renaud d'Avène des Méloises (1907), Jarret de Verchères (1908), Adhémar de Lantagnac (1908), Mariauchau d'Esgly (1908), Céloron de Blainville (1909), Ramezay (1910), Bailly de Messein (1911), Bergères de Rigauville (1912), Faribault (1913), Bécard de Grandville (1914), Foucault (1915), Viennay-Pachot (1915), Chavigny de la Chevrotière (1916), Glackmeyer (1916), Guillimin (1917), Margane de la Valtrie (1917), Gallifet (1917), Dugué de Boisbriand (1918), Bissot de Vincennes (1919), Rouer de Villeray (1920), Tarieu de Lanaudière (1922), André de Leigne (1925), Amyot (1926), Dazemard de Lusignan (1931), Dupont de Neuville (1934), Gauthier de Comporté (1934), Chaussegros de Lery (1934), Hazeur (1935), Hiché (1935), Lanouillier de Boisclerc (1935), Perthuis (1935), Berthelot d'Artigny (1935), Dufrost de la Jemmerais (1937), Lefebvre-Duplessis-Faber (1937), La Porte de Louvigny (1939), Rigaud de Vaudreuil (1939), Le Compte-Dupré (1941), etc., etc.

---

(1) Familles Benoist, Aillebout, Le Moyne de Longueuil, Rigaud de Vaudreuil, Boucher de Boucherville, Liénard de Beaujeu, Saint-Ours, Chartier de Lotbinière, Juchereau-Duchesnay, Aubert de Gaspé, Deschambault, Hertel, Montigny, Tarieu de Lanaudière, Salaberry, Baby, Guy et Chaussegros de Léry.

Citons la *Famille d'Aillebout*, par Aegidius Fauteux. L'auteur innove ici un système pour la distribution des personnages dans leur ordre généalogique, qui est un peu différent de celui qui était généralement suivi avant lui. Ce système n'a pas eu le résultat qu'il en espérait. Mais il est « avantageux en ce sens qu'il permet d'épuiser toute la descendance généalogique d'une même branche avant que de passer à une autre et indique surtout du premier coup d'oeil le rapport de chacun des membres de la famille avec son auteur premier.[2] Malgré tout le mal que s'était donné l'érudit et honnête Fauteux pour rendre ce travail aussi parfait que possible, des erreurs s'y sont malheureusement glissées. L'auteur méditait une nouvelle édition, revue et corrigée par lui-même; le manuscrit existe; souhaitons que bientôt on rende l'oeuvre de tout repos.

Signalons, en outre, les « histoires » ou « mémorials » des familles Baillargé (1891-1894), par G.-F. Baillargé; Têtu, Bonenfant, Dionne et Perrault, par Mgr Henri Têtu (1898); Casgrain, Baby et Perrault (1898), par Philippe Baby Casgrain; Gill (1887-1892), par le juge Charles Gill; Le Roy (1897) et De la Voye (1899), par J.-Edmond Roy; Demers (1905), par l'abbé Benjamin Demers; Trottier de Beaubien (1914), par l'abbé Charles-P. Beaubien; Pâquet (1918) et Magnan (1925), par Hormisdas Magnan; Lauzon (1926), par le R. P. L. Lauzon, O.M.I.; Guyon (1927), par Louis Guyon; Pâquet et Hamel (1927), par le Frère Alcas; De Jordy de Cabanac (1930), par les abbés Elie-J. Auclair et G.-A. De Jordy; Bernard-Brouillet (1930), ouvrage anonyme écrit par l'avocat Joseph-Arthur Bernard; etc., etc.

Un second groupe de chercheurs, que j'appellerai les continuateurs immédiats de Mgr Tanguay, parce qu'ils ont suivi, — les uns fidèlement, les autres d'assez près, — le plan du *Dictionnaire généalogique*, se sont dévoués à la généalogie non historiée, à la généalogie sèche. Ce sont, d'abord François Lesieur Desaulniers, qui a fait faire un très grand pas à ces attachantes études en relevant les généalogies

(2) *La Famille d'Aillebout*, G. Ducharme, éditeur, Montréal, 1917, p. 6.

des familles Lesieur Desaulniers, Gélinas, Bellemare, Milot, Panneton (1892) et d'une soixantaine d'autres dans ses *Vieilles familles d'Yamachiche,*[3] en 4 volumes (1898-1908). Ce travailleur enthousiaste a aussi publié *Recherches généalogiques* (1902),[4] les familles Gouin et Allard (1909),[5] Richer de La Flèche et Hamelin (1909), et les généalogies des principales familles de Saint-Guillaume-d'Upton (1905)[6].

Puis, dans l'ordre plus ou moins chronologique de la parution de leurs travaux : l'abbé Louis-Misaël Archambault, qui a écrit des « notes historiques » sur la famille Archambault (1891); L.-H. Filteau, qui a publié trois généalogies : Normandeau dit Deslauriers (1894), Filteau (1895) et Martineau (1896); l'abbé J.-Israël Courtemanche, celle de la famille Courtemanche (1895); Ernest Gagnon, celle de la famille Gagnon (1898); l'abbé A.-G. Lyonnais, celle d'une branche de la famille Lyonnais (1901); le R. P. Marcel Martineau, s.j., celle de la famille Martineau-Lormière, branche du district de Montréal (1902); le chanoine David Gosselin, celle de la famille Gosselin (1902); le Frère Thomas (Alphonse Guibord), celle de la famille Guibord (1904); le juge Désiré Girouard, celle de la famille Girouard (1905); E.-Z. Massicotte, celle des familles Massicotte (1904), Descary, Descarries, Décary et Décarie (1910) et Lemieux (1923); O.-J. Paquin, celle de la famille Dumontier (1908); le Dr J.-O. Poissant, celle de la famille Poissant (1909); le R. P. J.-E. Grou, c.s.c., celle des familles Grou et Cousineau (1909); Caroline Hamelin, celle des familles Martin, Hamelin, Lesage, Hudon dit Beaulieu et Béland (1910) et Savoie (1912); l'abbé J.-F. Audet, celle de la famillet Audet (1915); le Frère Elie (J.-S. Phaneuf), celle des familles Casavant et Sicard de Carufel (1914) et Phaneuf (1915), dont l'ancêtre, un Farnsworth, est un prisonnier américain de la Nouvelle-Angleterre qui se maria au Canada et y éleva une famille; Mgr L.-Eugène Du-

(3) 61 généalogies.
(4) 22 généalogies.
(5) 10 généalogies.
(6) 12 généalogies.

guay, celle de la famille issue de Pierre Duguay (1916) et celle de deux familles Duguay distinctes, aussi celle des Marcouillier, des Diamond et des Bald (1923); le R. P. Paul-V. Charland, O.P., celle de la famille Canac-Marquis (1918) et de la famille Charland (1933); Gérard Malchelosse, qui a retracé la descendance des familles Malchelosse (1916), Roupe (1918), Otis, branche canadienne (1921), Richard-Lavallée-Larichelière (1928), Wasbroad (1937), Niort de la Noraye (1938), Montanary (1944), Lewis (1945), Mondelet (1946), et celle de François-Marie Perrot, deuxième gouverneur de Montréal (1942). M. Malchelosse possède aussi dans ses cartons la lignée des familles Del Vecchio, Bruchési, Ratto, Rasconi, Judah, Joseph, Hart, Schiller, Bincette, Cuthbert, Kimber, Heney, Coursol, Fervac-Larose, Sulte-Vadeboncoeur, De Hurel dit Flamand, Favre dit Montferrand, etc. Et nombre d'autres défricheurs du champ généalogique, que j'omets avec regret, mais que l'on pourra retrouver dans les 56 catalogues de la Librairie Ducharme, Limitée, ou dans la bibliographie des généalogies canadiennes, publiée par Antoine Roy dans le *Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec* de 1940-1941.

Ajoutons-en encore une douzaine, ce qui nous conduira jusqu'à nos jours : le Frère Sigismond (Achille Chouinard), qui a publié, sous le pseudonyme de Jacques de Gaspé, la généalogie de la famille Chouinard (1921); Joseph-A. Lavoie, celle des Lavoie (1922); Joseph-Emile Janelle, celle des Janelle (1928); Edith Le Moyne White, celle des Le Moyne Des Pins (1930); Anthime Dubreuil, celle des Dubreuil (1932); le chanoine O. Manseau, celle des Robidas-Manseau et des Bernard-Barbeau (1932), un ouvrage qui est, à mon sens, un des meilleurs publiés au Canada; l'abbé E. Alix, celle des Alix du Mesnil (1936); Alfred Cambray, celle de l'une des familles Jacob (1938); Joseph-Philippe Poulin, celle des Poulin (1939); l'abbé P.-S. Gendron, celle de la descendance de Nicolas Gendron (1929); Romain Gour, celle de Pierre Gour (1936); enfin J.-Allan Burgesse qui a compilé la généalogie des Verreault, du Saguenay (1948). Et j'en passe, surtout parmi les moins considérables.

Il ne faut pas oublier, certes, le travail de Pascal Poirier sur les origines des Acadiens (1874), ni celui de Placide Gaudet sur les familles acadiennes, publié en partie dans le *Rapport des Archives canadiennes* de 1905, ni les recherches de leurs compatriotes et successeurs : Mgr Louis Richard, Dudley Leblanc, Sidney-A. Marchand, J.-Henri Blanchard, H.-Leander d'Entremont, Forsyth de Fronsac, George-S. Brown et quelques autres.

Dans une plus large catégorie — le troisième groupe — il y a les compilations de mariages célébrés dans les paroisses de certains districts et certaines localités, par exemple celles de l'île d'Orléans (1905), par l'abbé Michel Forgues; celles de la Beauce (1905) et de la côte de Beaupré (1912), par l'abbé Charles Beaumont; celles de Charlesbourg (1906), par le chanoine David Gosselin; celles de la Rivière-Ouelle (1908), par l'abbé Adolphe Michaud; celles de la vallée du Richelieu, 11 brochures (1909-1910) et 2 volumes (1927), par l'abbé G.-A. De Jordy; celles de Terrebonne, de Saint-François-de-Sales, de Lachenaie et de Sainte-Rose, en 4 volumes (1931), par Raymond Masson; celles du diocèse de Rimouski, en 5 volumes (1936), par Mgr C.-A. Carbonneau; celles des comtés de Charlevoix et de Saguenay (1941), par le Frère Eloi-Gérard (Eloi-Gérard Talbot), mariste. On dit que l'infatigable religieux poursuit le même travail pour la Beauce, afin de compléter l'abbé Beaumont.

On trouve de précieux renseignements généalogiques dans certaines histoires de paroisses, entre autres dans les suivantes : Yamachiche (1892), par l'abbé Napoléon Caron; Sainte-Anne-des-Plaines (1900), par l'abbé Georges Dugas; Saint-Luc (1901) et L'Acadie (1908), par l'abbé S.-A. Moreau; Saint-Denis (1905), par l'abbé J.-B.-A. Allaire; Mascouche (1910), par le notaire L.-A.-F. Crépeau; Baie-du-Febvre (1911) et Nicolet (1924), par l'abbé J.-E. Bellemare; Saint-Georges-d'Henryville (1913), par le R. P. J.-D. Brosseau, O.P.; les Bois-Francs, en 4 volumes (1914-1925), par l'abbé C.-E. Mailhot; Embrun (1910), par les abbés J.-U. Forget et Elie-J. Auclair; Champlain, en 2 volumes (1915-1917), par Benjamin Sulte et la Soeur

Marguerite-Marie, Ursuline; la Rivière-du-Sud (1912), Saint-Ours (1915-1917) et Sorel (1926), par l'abbé Azarie Couillard Després; Saint-Jérôme (1934), par l'abbé Elie-J. Auclair; Gentilly (1935), par Lucien Dubois; Saint-Laurent, île d'Orléans, en 3 volumes (1919), par le chanoine David Gosselin; Notre-Dame-du-Portage (1942), par l'abbé Edmond Pelletier; Saint-Aimé (1930), par Ovide-H. Lapalice; Sainte-Foy (1902), par l'abbé H.-A. Scott; Saint-François-du-Lac (1886) et les Forges Saint-Maurice (1920), par Benjamin Sulte; la seigneurie de Lauzon, en 5 volumes (1897-1904), par J.-Edmond Roy, une mine très estimée; Rustico, île du Prince-Edouard (1938), par J.-Henri Blanchard; etc., etc.

On trouvera également d'excellentes notices généalogiques sur quantité de familles dans les ouvrages suivantes : *les Pionniers de Longueuil* (1937), par Emile Falardeau; *les Premiers seigneurs et colons de Sainte-Anne-de-la-Pérade* (1946), par Raymond Douville; *les Seigneurs et premiers censitaires de Saint-Georges-de-Beauce* (1927), par F. Angers; *Robert Giffard et les premières familles de Beauport* (1932), par Alfred Cambray; *les Fondateurs des Trois-Rivières* (1919), par Benjamin Sulte; *les Pionniers de la région trifluvienne* (1934), par le R. P. Archange Godbout; etc., etc.

Nous voici au quatrième groupe, plus hétéroclite celui-ci. Car dans cette nomenclature de généalogies canadiennes, trop courte pour les uns, trop longue pour d'autres, où, pour être absolument juste, il aurait fallu nommer tout le monde, il est impossible de passer sous silence les apports précieux fournis à la généalogie de chez nous par les écrivains du dehors — aux Etats-Unis et en France. Ce sont :

1. *En Louisiane :* Grace King, Stanley Clisby Arthur, George Campbell Huchet de Kernion, Herman de Bachellé Seebold, qui ont tour à tour publié de bons ouvrages sur les descendants français et canadiens-français de la Nouvelle-Orléans; et Dudley Leblanc et Sidney-A. Marchand qui en ont publié sur les Acadiens de la Louisiane.

2. *Au Michigan* et ailleurs : Télesphore Saint-Pierre (sur les Canadiens du Michigan), Marie-Caroline Watson Hamlin et C.-M. Bur-

ton (sur ceux du Détroit), Peter Lawrence Scanlan (sur ceux de Prairie-du-Chien), Kathryn de Montbrun Whiteford (sur les Boucher de Montbrun du Mississipi), Oral-M. Robidoux (sur les Robidoux). Il y en a d'autres.

3. *En Nouvelle-Angleterre :* Marie-Louise Bonier (sur les familles franco-américaines de Woonsocket), Harold Dane Lamoureux (sur les Lamoureux et Lamoreux), Charles Boyer *(The American Boyers*, y compris les canadiens), l'abbé Alphonse Roy, le juge Arthur-L. Eno, le Dr Gabriel Nadeau, Adolphe Robert, Mathias Thibault, et nombre d'autres.

4. *En France :* les trois Beauchet-Filleau, Pierre Margry, Edme Rameau de Saint-Père, Emile Demaizière, l'abbé A.-P. Gaulier, Léon Duchesne de la Sicotière, Emile Garnault, le Dr Lomier, Pierre Saint-Olive, M. Enau, Claude de Bonnault, le chanoine F. Bosseboeuf, René Gobillot, Denys de la Ronde, Julien Herpin, Pierre Lhande, Françoise Mournaud, Philippe Tiersonnier, l'abbé Joseph Levavasseur, le chanoine Th. Cochard, G. Loizeau, et puis, le dernier en lice, G. Debien, avec un ouvrage intitulé : *Les Engagés partis de La Rochelle (1683-1715)* et imprimé en Egypte, au Caire (1942), durant la guerre.

Mentionnons aussi le travail du général Papuchon, *Une colonie acadienne au Poitou*; celui de Félix Mourlot, *Les Acadiens dans la Basse-Normandie;* et celui du chevalier Joseph Joubert, *Les Acadiens de la Louisiane.*

Et que dire des études plus étendues de Benjamin Sulte et du R. P. Archange Godbout sur les origines provinciales en France des Canadiens-français ? Ces ouvrages sont assez connus.

Je signale, à la suite de ces quatre grandes divisions, certaines catégories de travaux qui sont en quelque sorte des compléments, des auxiliaires à la généalogie : les recherches de Lorenzo Sabine, de Egerton Ryerson, de Lou D. MacWethy, d'Ernest Green, du rév. W. B. Tucker et d'autres sur les Loyalistes; celles de Benjamin Sulte, de Pierre Boucher, du R. P. Archange Godbout, de Gérard Malchelosse,

de Gustave Lanctot sur les filles du roi; celles d'Alice Baker, d'Emma Lewis Coleman, de Léon Roy, de Gérard Malchelosse, sur les captifs de la Nouvelle-Angleterre amenés au Canada de 1677 à 1760; celles de Gérard Malchelosse sur les fils de familles et les faux sauniers (1720-1750); celles de Aegidius Fauteux sur les chevaliers de Saint-Louis; celles de Benjamin Sulte, de Pierre-Georges Roy et de Aegidius Fauteux sur les officiers des troupes au Canada, improprement appelées troupes de la marine; celles de Pierre-Georges Roy et de Aegidius Fauteux, sur les officiers des régiments de Montcalm; celles de Régis Roy et de Gérard Malchelosse sur les soldats du régiment de Carignan; celles d'Ovide Lapalice et de Gérard Malchelosse sur ceux de Meuron et de Watteville; celles de Gérard Malchelosse sur les descendants des premières familles juives, allemandes et italiennes au Canada; celles du Dr N.-E. Dionne et d'Elizabeth Textor sur les royalistes français réfugiés au Canada (1798-1816) et qui se sont établis, pour la plupart, dans le Haut-Canada, pour se noyer fatalement dans l'élément anglo-ontarien.

Enfin, tous les écrits épars, disséminés dans les périodiques — canadiens, américains, français — *Le Bulletin des recherches historiques; le Pays laurentien; Nova Francia; Acadiensis; les Cahiers des Dix; la Revue de l'Université d'Ottawa; la Revue canadienne; la Revue d'histoire de l'Amérique française; la Revue des Questions historiques; Canada, Perche et Normandie; Chronique et correspondance de la province du Perche et des Percherons du Canada* (1895-1904); les *Mémoires de la Société royale du Canada;* ceux de la *New England Genealogical Society;* etc., qui ajoutent à nos connaissances généalogiques. Citons les principaux collaborateurs à ces revues, dignes successeurs de Mgr Tanguay qui se nomment Benjamin Sulte, Régis Roy, E.-Z. Massicotte, Aegidius Fauteux, Francis-J. Audet, Edouard Fabre Surveyer, Jean-Jacques Lefebvre, Léon Roy, Emile Falardeau, Richard Lessard, L.-A. Prud'homme, Gaston Derome, Lucien Serre, le R. P. Archange Godbout.

Qu'on me permette de signaler, en outre, d'autres ouvriers mo-

destes, honnêtes et méthodiques, qui ont efficacement contribué à compléter et à corriger le *Dictionnaire généalogique* : L.-H. Cantin, Raoul Raymond, Pierre Boucher, sans avoir rien publié cependant.

Je m'en voudrais d'oublier les trois Gosselin, — Mgr Amédée, le chanoine David et l'abbé Auguste, — dont les notes généalogiques sont conservées, paraît-il, au séminaire de Québec; Philéas Gagnon, dont l'exemplaire largement annoté de son *Dictionnaire* est également déposé au séminaire de Québec; Léandre Lamontagne, dont l'énorme documentation est passée aux mains du R. P. Archange Godbout; enfin Benjamin Sulte qui m'a laissé son exemplaire corrigé de Tanguay que je continue, depuis vingt-cinq ans, à mettre de plus en plus au point.

Ne convient-il pas de mentionner également cet autre groupe d'érudits, j'entends ceux qui se sont consacrés au nobiliaire et au blason de nos vieilles familles anoblies : le notaire Victor Morin, l'abbé Azarie Couillard Després, E.-Z. Massicotte, Régis Roy ? La science héraldique est un des *à-côtés* de la généalogie.

J'ai nommé quelques périodiques. Les revues spécialisées, ou qui se sont consacrées uniquement à la généalogie canadienne, sont plutôt rares. A part les *Mémoires de la Société généalogique canadienne-française*, qui paraissent depuis le mois de janvier 1944, à intervalles irréguliers, il est vrai, mais qui semblent nés viables, je ne vois que *la Revue d'histoire et de généalogie*, fondée au Cap-de-la-Madeleine en 1934, par Alfred Cambray, et dont l'existence a été éphémère. C'est peu.

* * *

La généalogie des Anglo-Canadiens a été poursuivie avec moins d'activité que celle des Canadiens-français. Dans le cas des protestants, la raison en est sans doute que les sources d'informations sont moins abondantes. Les registres officiels souffrent de grandes lacunes; les détails essentiels aux généalogistes se font parcimonieux dans

bien des cas, quand ils ne manquent pas totalement. Et puis, il faut le souligner, nos amis les Anglais ne sont pas prolifiques, leurs familles n'ont pas essaimé comme les nôtres. Les travaux généalogiques qu'ils nous en ont donnés s'en ressentent sensiblement : peu de gros volumes, mais quantité de plaquettes !

Mentionnons : de E.-M. Chadwick, *Ontarian Families*, en 2 volumes (1894-1898) ; de Anonyme, *The Ogilvies of Montreal* (1904) ; de A.-W.-Patrick Buchanan, *The Buchanan Book*, en 2 volumes (1911-1929) ; de Bernard-K. Sandwell, *The Molson Family* (1933) ; de Robert George, *The House of Birks* (1946) ; de Edward Carruthers Woodley, *The Joseph Family* (1946) ; de Mary Durnford, *Durnford Family Recollections* (1863) ; du rév. Arthur Wentworth Eaton, *Genealogical Sketch of the Nova Scotia Eatons* (1885) ; de W.-J. Rattray, *The Scot in British North America*, en 4 volumes (1890) ; de J.-D. Dixon, *History of Charles Dixon* (1891) ; de Alexander Fraser, *The Clan Fraser in Canada* (1895) ; de Nicolas Flood Davin, *The Irishman in Canada* (1877) ; de John O'Farrell, *Irish Families in ancient Quebec* (1908) ; de David Russell Jack, *The Wertmore* (1903) ; du Dr A.-C. Bowerman, *The Bull Family* (1904) ; de H. F. Gardiner, *The Hamiltons of Queenston, Kingston and Hamilton* (1907) ; de Anson A. Gard, *Genealogy of the Pioneers of the Upper Ottawa and the Humors Valley* (1907) ; de S.-J. Le Rossignol, *Le Rossignol Family* (1917) ; de David Stouffer, The *Stouffer Family* (1918) ; de A. H. Young, *The Rev. John Stuart, of Kingston, and Family* (1920), et *The Bethunes* (1931) ; de Justus-A. Griffin, *Ancestors and descendants of Richard Griffin of Smithville, Ont.*, (1924) ; de William Inglis Morse, *Genealogiae (Nova Scotia)* (1925) ; de Anonyme, *The Mills and Gage Families, 1776-1926* (1926) ; de James Beverley Craig, *The Craigs of Goulbourn and North Gower* (1929) ; de J.-R. Simons, *The Fortunes of a U.E. Loyalist Family* (1926) ; de James Bertley McNair, *McNair, McNear and McNeir Genealogies*, 2 volumes (1923-1929) ; de A. Maude Brock, *The Cawthra Family of Toronto* (1924) et *Brock Family Records* (1927) ; du R. P. A.-G. Morice, *The Macdonell Family* (1929) ; de William-Lewis

Scott, *The Macdonells of Leek, Collachie and Aberchilder* (1935); de Herbert-David Throop, *Throop Genealogy* (1931); de Hamilton Wigle, *The Wigle Family* (1932); de Arthur Wentworth Hamilton Eaton, *The Eaton Family of Nova Scotia, 1760-1929* (1929); de David Graham Whidden, *The Antigonish Whiddens* (1930); de Evelyn Lavina Poole, *History of the MacFarlanes* (1931); de Levi Edward A 's, *Annis Annals* (1931); de Ernest Green, *Empey Family* (1931); de D. A. Story, *The De Lancey* (1931); de Alpheus Edward Byerly, *The McGraes of Guelph* (1932); de G. W. Haws, *The Haws Family* (1932); de John-Henry Thompson, *Genealogy of the Thompson-Spafford, Chase-Gordon and Osborn-Godsby-Woodcock Families* (1932); de David-George Cameron, *The Cameron Clan* (1933); de Peter Strang, *The Genealogy of the Strangs and Dougalls* (1933); de E. Leonard & Sons, *Leonard Family, 100 years, 1834-1934* (1934); de Bruce Pettit Davis et Carroll Langstaff Davis, *The Davis Family* (1934); de Minnie-Alice Poole, *Odell Genealogy* (1935); de John-William Ellerby, *The Ellerby Family Tree* (1935); de Robert Keefer, *The Keefer Family* (1935); de Beatrice Murray Dunlop, *The Dunlop Family* (1935); de George Poulter, *The Corbault Family* (1935); de Pearl Wilson, *Irish Wilson Family, Loyalists* (1936); de W. D. Reid, *Hertimer Family* (1936); de Charles-Alexander McGrath, *The Galts* (1936); de Ernest Green, *Tomsons Family* (1936), *Frey Family* (1939) et *Souvenirs of an old Family* (Thomson) (1938); de mesdames Solomon et John Helwig, *The Deebel Family* (1936); de M. S. Boehm, *History of the Boehm Family* (1936); de W. L. Scott, *A U. E. Loyalist Macdonell Family* (1937); de Hugh-N. Macdonald, *Macdonald and Mackinnon Families* (1937); de Mary-C. Ritchie, *The Beginnings of a Canadian Family* (Ritchie) (1938); de J.-C. Bricker, *The Gowdy-Goldie-Goudie Family* (1938); de George Wrong, *The Chronicle of a Family (Wrong)* (1938); de W. S. Wallace, *Grant Family* (1939); de Esther Clark Wright, *Alexander Clark, Loyalist, Genealogy* (1940); de Timothy Marsh Fairchild, *The Fairchild Family*, 2 volumes (1939-1944); de Howey Burgess Barry, *Burgess Genealogy* (No-

va Scotia Branch) (1941); de John Norman Bayne, *Family of Weir* (1941); de Ernest William Cody, *Cody Family Directories* (1925-1936) et *Cody Family Handbook* (1941); de Manly Ostrander, *The House of Ostrander* (1942); de Florence Haggerty, *Haggerty Family*, 3 brochures (1942-1944); de Edwin Wallace Ball, *Israel Kenny, his children and their families* (1944); de Howard Willard Warner, *The Genealogy of the Warner Family* (1944); de Lily Poole, *Lundy Genealogy* (1946); de Gilbert-Thomas McCall, *Genealogy and History of the McCall Family* (1946); etc . . .

Et des monographies très riches en détails généalogiques : *History of Eastern Townships* (1869), par madame C. N. Day; *History of Stanstead County* (1874), par B. F. Hubbard; *History of the County of Huntingdon* (1888), par Robert Sellar; *Yarmouth* (1888), par George S. Brown; *Lunenburg . . . Counties of Stormont, Dundas and Glengarry* (1890), par J. F. Pringle; *History of Compton County* (1896), par L. S. Channell; *History of the Counties of Argenteuil and Prescott* (1896), par C. Thomas; *Sketches of some Early Shefford Pioneers* (1905), par John P. Noyes; *Records of Chignectou* (1907), par W. C. Milner; *History of the County of Antigonish, N. S.* (1929), par le R. P. D. J. Rankin; *Gravestones of Acadia (Annapolis County)* (1929) et *Paradise, Annapolis County, N. S.* (1937), par William Inglis Morse; etc . . .

Enfin des Bulletins de sociétés s'occupent surtout des pionniers anglais et leur descendance : Niagara Historical Society, Waterloo Historical Society, Wentworth Historical Society, Ontario Historical Society, Nova Scotia Historical Society, Brome County Historical Society, Missisquoi Historical Society, et autres.

Voilà pour les principaux travaux publiés jusqu'à ces dernières années, tant en français qu'en anglais.

On a dit que de toute l'histoire nous ne retenons que les grandes lignes. Il en est de même de nos généalogies et de nos généalogistes. J'ai dû en omettre plusieurs, sans les oublier. C'est à dessein, toutefois, que j'ai tenu à ne signaler que les principaux noms, les ouvrages

les plus importants, laissant de côté, faute d'espace dans cet article limité à une trentaine de pages, les brochures trop maigres ou récentes, les tableaux, les arbres généalogiques imprimés, de même que les nombreuses compilations « miméographiées » et hors-commerce.

Qu'ils soient nommés ou qu'ils ne le soient pas, il importe de rendre hommage à tous les généalogistes patients et courageux de chez nous — et à ceux d'ailleurs qui leur ont prêté main-forte. Oui, saluons bien bas ceux qui ont eu le courage de s'atteler à cette tâche hardie d'établir une généalogie, et qui ont eu le patriotisme de la publier, car c'est toujours une entreprise peu payante, quand elle n'est pas une mise de fonds remboursable à très long terme.

Récemment une nouvelle école est apparue, avec une nouvelle méthode. A l'encontre des généalogistes classiques qui ne donnent jamais la postérité des filles mariées « hors de la maison », ou, si l'on aime mieux, à des étrangers de noms, quelques chercheurs ont entrepris de suivre en même temps la descendance paternelle et maternelle, comme aussi parfois celle des filles. D'autres, dont l'Institut généalogique Drouin, ont procédé en sens inverse, ils ont retracé l'ascendance paternelle et maternelle; c'est l'anamnèze, la table remontante des aïeux directs, tant du côté masculin que du côté féminin.

On sait en effet qu'il y a deux sortes de travaux généalogiques : 1° la généalogie descendante — celle de la seule famille dont on porte le nom, — qui consiste à rechercher tous les descendants d'un être; 2° la généalogie ascendante, qui consiste à retracer tous les ancêtres dont est issu le personnage en cause.

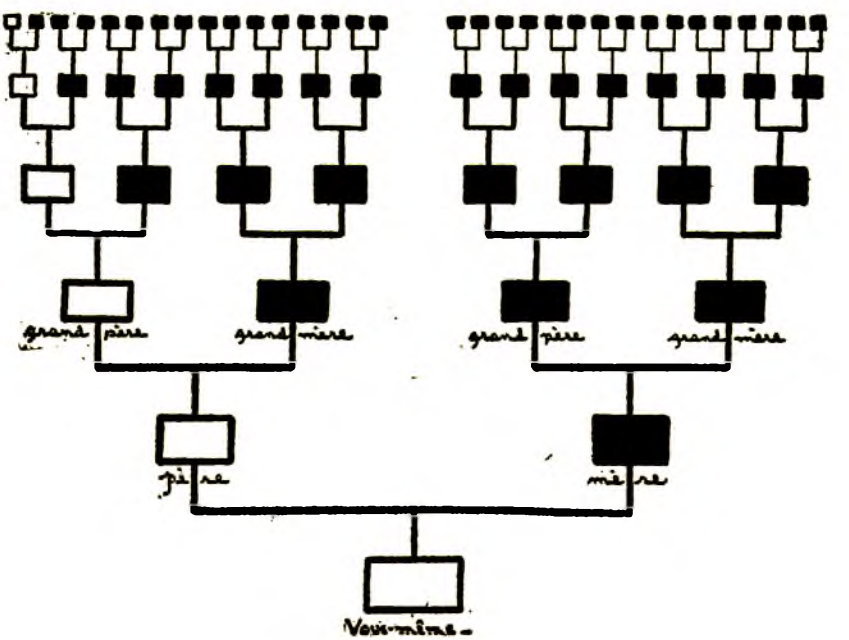
Partant de deux sources à la fois, cette dernière méthode paraît simple. Mais en grandissant, l'arbre généalogique prend de ce fait des proportions inquiétantes. Il survient vite une confusion des branches. Et à mesure que l'ouvrage avance et se développe, il devient difficile d'assigner les individus à leur groupe respectif. Si les spécialistes se retrouvent dans ces exposés compliqués, il n'en est pas de même pour les profanes qui sont vite déroutés dans cet espèce de labyrinthe généalogique.

Le généalogiste amateur qui veut étendre ses recherches tant à ses ascendants paternels que maternels rencontre plus d'une difficulté. La progression géométrique du nombre des ascendants et leur dispersion géographique complique la question.

Mais en quoi consiste, enfin, cette nouvelle méthode ?

Dans une généalogie ascendante directe, on admet comme principe fondamental que toute personne est issue de deux autres personnes, son père et sa mère; ces deux père et mère sont issus de quatre grands-parents; ces quatre grands-parents sont issus de huit bisaïeuls; ces huit bisaïeuls sont issus de seize trisaïeuls; et ainsi de suite. Donc, 1 est né de 2, 2 de 4, 4 de 8, 8 de 16, 16 de 32, 32 de 64, 64 de 128, 128 de 256, et ainsi de suite[7]

A la neuvième génération, chaque homme possède 1022 ancêtres, dont ordinairement neuf seulement portant son propre nom, cependant que les 1013 autres, génétiquement parlant, sont autant ses ancêtres que les autres. Le tableau qui suit illustre mieux que les mots ce système.



La méthode Stradonitz permet de disposer les noms ancestraux par le moyen de tableaux, de fiches ou de listes. Elle numérote les quartiers, les générations d'ancêtres, en ligne maternelle et paternelle, c'est-à-dire plusieurs milliers de noms. Parmi ceux qui ont illustré ce système, le plus récent est J.-L.-M. Eggen van Tarlan. Il a été précédé dans cette voie par le R. P. Chérubin de Renaix, qui a donné les 1024 quartiers du prince Charles, duc de Croy; Forst-Battaglia, ceux de la reine Marie Leczinska; le baron de Troostembergh, les huit quartiers des membres de la noblesse belge; et enfin, Kekule von Stradonitz, les ancêtres de tous les souverains d'Europe.

Il est certain que la généalogie ascendante et l'étude des quartiers est d'un très puissant intérêt. Car il est bon de savoir d'où et de qui nous venons. Au Canada, où il ne peut être que rarement question de familles de premier plan, les généalogies ascendantes ne nous offrent pas tout l'attrait qu'elles ont dans les vieux pays d'Europe; mais elles peuvent fournir des données assez précieuses au point de vue de nos origines provinciales; elles sont, en tout cas, très attachantes du point de vue psycho-sociologique.

Il est temps de revenir au *Dictionnaire généalogique* de Mgr Tanguay.

* * *

En plus d'une circonstance j'ai mentionné avec des éloges sans restriction le bel ouvrage, à la fois si utile pour les chercheurs et si honorable pour notre peuple, qu'est le *Dictionnaire généalogique* de Mgr Tanguay. Mais il faut dire qu'en même temps j'en faisais l'examen critique, comme Sulte avant moi l'avait fait, et comme nombre de spécialistes le font, en amateurs peut-être, mais avec science, méthode et conscience, aujourd'hui mieux qu'hier. Je n'étonnerai donc personne en disant que le *Dictionnaire*, longtemps accepté partout de confiance, contient des erreurs, des lacunes, des défauts d'arrangement aussi nombreux que les notices généalogiques qu'il aligne. Le lecteur en jugera par les lignes suivantes.

---

(7) *L'Institut généalogique Drouin* (1944), pp. 17, 18.

Pour commencer, prenons la page première du premier volume; c'est la plus courte; elle ne renferme que sept noms : Abel, Abelin, Abiron, Abraham, Achapt, Achim, Achon.

Disons tout d'abord que les d'Abbadie de Saint-Castin, qui devraient figurer avant Abel (p. 1), se trouvent insérés à la page 193.

Même chose pour Adrien d'Abancourt, mentionné à la page 152, sans lieu d'origine. Lui et sa femme venaient de la paroisse Saint-Vaux, diocèse de Soissons, en Picardie, ce que Mgr Tanguay ignore.

Même chose encore pour d'Anger de Subercase, mentionné pages 159 et 193; Ariel, entré sous le nom de Miel, page 430; les d'Ailleboust, entrés sous la lettre D, et quantité d'autres erronément insérés à la particule «de »; aussi nombre de colons, qui sont parfois tout à fait oubliés : Accault, Aleaume, Alouin, Anest (Denis), Arcouet (Hilaire), Audebrand, Audouard, etc . . .

Abel (Olivier). Il est dit que sa femme, Madeleine Guillot, est née à Québec en 1677. Pour savoir de qui elle était issue, j'ouvre la page 292 et je ne vois aucune preuve de sa naissance à Québec, ni les noms de ses père et mère. Il est possible qu'elle revienne dans les autres volumes.

Abelin (Jacques). Il est dit que l'on peut voir « Hablain », mais à la page 296 où sont les « Hablin », il n'y a rien qui nous renvoie au nom d'Abelin, de sorte que si vous cherchez Hablain ou Hablin, vous ne devinerez pas qu'il faut consulter Abelin. La femme de ce Jacques Abelin est appelée Marie Gasnier dite fille de Louis Gasnier. A la page 254 vous chercheriez en vain la famille Gasnier. Si vous examinez la page 245, vous trouvez les lettres *Gas*, mais pas à la page 254 où elles devraient être. De plus, Marie Gasnier est dite fille de Louis Gasnier, le second du nom au Canada, or à la page 245 il est dit que cette même Marie Gasnier était fille de Louis le premier du nom. A cette même page 245, elle est notée comme ayant eu deux maris consécutifs : André Le Loutre et Jacques Abelin, mais à la page 1, elle est citée comme veuve d'André Berthelot. A la page 374, André Le Loutre est surnommé Berthelot. Qui va deviner ces combinaisons si le *Dictionnaire* ne

nous indique où les prendre ? Cette fois encore (p. 374) Marie Gasnier est dite fille de Louis second du nom; il faut savoir si elle était fille de Louis second ou de Louis premier; je la crois fille de Louis premier. A la page 47, elle est encore inscrite comme fille de Louis second. Il y est dit qu'elle épousa Abelin le 30 juillet 1691, mais aux pages 1 et 374 on met l'année 1690. A la page 374 Berthelot est inscrit sous le nom de Le Loutre, comme marié en 1659 avec Marie Gasnier; trois de ses enfants sont notés à cette place; mais il faut aller à la page 47 pour trouver un plus grand nombre d'enfants issus de ce couple et leur mariage entré à tort sous l'année 1662.

Le travail d'un dictionnaire de cette espèce étant le même que le travail de la tenue des livres de comptes, je m'effraye d'un système qui mêle ainsi les choses. Mgr Tanguay n'a donc pas suffisamment coordonné les renseignements obtenus avant que d'aller sous presse ? Il était pourtant nécessaire de comparer les notes et de les fondre ensemble ou d'établir des renvois, puis surtout de se mettre d'accord sur les dates, les noms et la filiation.

Abiron (Pierre), natif du Haut-Languedoc, et sa femme Marie-Anne Despernay font baptiser des enfants à Boucherville. Il est à propos de savoir que cette famille demeurait à Varennes. Le *Dictionnaire* ne le dit pas. Mgr Tanguay relève l'acte de baptême au registre de telle paroisse; il oublie de nous dire que la famille dont il s'agit habite une autre paroisse. Voilà une lacune dont les historiens se plaindront.

Les lettres b., m., s. signifient : baptême, mariage, sépulture. Les généalogistes demanderont davantage. Ils auront raison de vouloir savoir à quelle date est né tel individu. Car, après tout, la date du baptême est secondaire, celle de la sépulture pareillement. On a vu des enfants qui ont été portés sur les fonts baptismaux une semaine, un mois, un an après être nés, et des gens qui ont été inhumés plusieurs jours après être décédés. Le procédé de Mgr Tanguay est donc imparfait puisqu'il nous faut aller aux sources mêmes qui sont les registres pour savoir à quoi s'en tenir exactement sur la date de naissance ou de décès de n'importe quelle personne rapportée dans le *Dictionnaire*.

L'examen de l'acte aurait exigé un peu plus de temps et une attention spéciale pour trouver et noter le détail qui aurait été cette fois de tout repos. Mgr Tanguay n'y a pas songé, ou, s'il y a pensé, il ne s'en est pas préoccupé, afin d'aller plus vite.

Abiron m'a causé des ennuis. Dans l'acte de mariage, le marié semble être appelé Abiron. Dans le contrat par Frérot (12 avril 1675), on lit Aberon. Dans d'autres pièces du temps on lit Abirou. Au mariage de Marie-Madeleine, fille du susdit, avec René Daudelin, à Varennes (1 déc. 1703), on lit Aberous. Enfin, dans un acte de Maugue, de juin 1680, on lit Aviron.

Abraham (René) est mentionné sans lieu d'origine et sans date de mariage. Il était fils de Jean Abraham et de Jeanne Brassart, paroisse de Condans, en Poitou. Sa première femme, Jeanne Blondeau, était fille de Jean Blondeau et de Jacqueline Morin, paroisse Notre-Dame, ville de Poitiers. Ils s'étaient mariés aux Trois-Rivières le 16 novembre 1671. Leur fils Arnoult est cité comme ayant été baptisé aux Trois-Rivières, mais le registre, que j'ai sous les yeux, dit qu'il était né à Nicolet, et ce registre est plus complet que celui que Mgr Tanguay a consulté, parce que sur deux copies de ces documents il arrive parfois que la malveillance ou un accident détruisent des feuillets. J'ai mainte fois comparé entre elles les entrées d'un même acte aux deux registres de l'état civil, celui de la paroisse et celui du greffe judiciaire. pour y constater assez souvent des variantes de quelque importance, voire même des omissions assez graves.

Pour trouver la seconde femme d'Abraham, Marguerite Girard, qu'il épousa à Saint-François-du-Lac, le 30 novembre 1690, il faut ouvrir la page 189, au mot Desmarets, où Mgr Tanguay fait inconsciemment d'Abraham deux hommes différents, l'un marié à Jeanne Blondeau, l'autre à Marguerite Girard. Cette notice est à refaire de toute pièce.[8]

---

(8) Sulte, *Histoire de Saint-François-du-Lac*, p. 34. Le R. P. Archange Godbout dit que Jeanne Blondeau était native de Pontoise, et non de Poitiers.

Achapt (Charles). Le femme de Charles Achapt se nomme Jeanne Le Boème; elle pouvait être soeur d'Antoine Le Boème. Si vous ne savez pas qu'il y a dans le *Dictionnaire* une femme qui s'appelle Le Boème et qui était mariée à Charles Achapt, inutile de chercher Boème (p. 61), Baumier (p. 32), Le Boème (p. 359), car elle n'y est pas mentionnée. Je suppose le cas où un Canadien du nom de Baumier ou Le Boème voudrait connaître tous les individus du même nom que le sien consignés aux registres de nos anciennes paroisses, eh bien ! il serait obligé d'imaginer qu'il y avait une femme de ce nom mariée à Charles Achapt, car il ne la trouverait pas autrement que par la divination ou un pur hasard de compulsation des pages. Je me demande aussi pourquoi Baumier, Boème et Le Boème ne sont pas mis ensemble, en établissant un simple renvoi aux pages 1, 61 et 359, afin de reporter toutes ces orthographes à la page 32.

Tout le principe alphabétique du *Dictionnaire* repose sur les noms d'hommes. Il en résulte que pour retrouver les noms de femmes il faut consulter tout le volume premier, et les six autres, page par page. Comme nous avons affaire à un dictionnaire généalogique, cette absence des noms de femmes dans l'ordre alphabétique est une source d'embarras sérieux. Le mariage est la clef du livre; par conséquent la femme y devrait prendre la moitié du rôle.

Achon (Jacques), né en 1641 ou 1642, avait pour femme Marguerite Bonnefoy dite Sainte-Foy, née en 1648, de Saint-Denis, évêché de Rouen, en Normandie (Ct. 4 déc. 1667, Auber, à Québec). Je regarde à la page 67 pour voir si les Bonnefoy qui y sont mentionnés sont de la famille de cette femme, mais rien. Que vois-je? Un nommé Gabriel Bonnefoy « du pays de Caux, évêché de Xaintes », comme un Canadien qui serait de l'île d'Orléans, évêché d'Ottawa ! Le *Dictionnaire* nous donne aussi « Bordeaux en Périgon »; « Chartres en Champagne »; « Bayonne en Normandie ». Voilà donc une femme et des évêchés qui ne sont pas à leur place.

Nous avons parcouru la première page du premier volume. Sur sept familles, je constate au moins six incorrections ou défauts qui de-

mandent un remède. Cette épreuve m'assure qu'il y a six mille corrections à consigner dans le volume de 1871. Bien entendu, je ne parle que de ce que j'ai expérimenté moi-même; si je savais ce que d'autres chercheurs seraient capables de faire, le chiffre des corrections dépasserait le mien.

Au cours de mon travail de revision du *Dictionnaire*, j'ai étudié toutes les familles qui vont de la lettre A à la lettre Z. Insérer ici mes trois mille corrections et toutes mes observations est impossible, faute d'espace, mais je vais vous en donner quelques-unes, prises dans la lettre A.

Adam (Jean). Il serait nécessaire de savoir qu'il était originaire de Brinon-l'Archevêque, diocèse de Sens. Mgr Tanguay ne le dit pas. Adam devint subitement aveugle, le 24 mars 1665, à l'âge de vingt-trois ans, puis guérit, la même année, par l'intercession de sainte Anne.[9]

Allard (François), originaire de Blacqueville, en Normandie, à présent canton de Pavilly, arrondissement de Rouen (Seine-Inférieure).[10]

Alonzé ou Alonzo (Augustin), Espagnol de nation, soldat dans les troupes de la colonie, qui prit une terre à Lachine en 1676, se maria en 1689 à Catherine Renusson, originaire de la Basse-Normandie, puis, le 5 août 1689 suivant, au massacre de Lachine, se sauva avec les trois enfants de sa femme qui fut enlevée par les Iroquois et dont on n'entendit jamais parler par la suite. Basset, le 4 janvier 1688, le nomme Allonse; Pottier, le 27 février 1689, l'appelle Alonce; et Adhémar, le 22 avril 1691, le désigne sous le nom de Lalonzé dit l'Espaignol.

Amariton (François), que Mgr Tanguay signale correctement page 5, et incorrectement page 412, né entre 1666 et 1669 à Orléans, suivant Fauteux, et en Auvergne, suivant Sulte, était marié à Marie Millon. Elle lui donna une fille, Françoise, née à la Pointe-aux-Trembles de Montréal, le 15 décembre 1699, laquelle épousa François

(9) *Relations des Jésuites*, 1667, éd. 1858, III, 31.
(10) F.-L. Desaulniers, *Familles Gouin et Allard*, p. 77.

Amaury (non pas Maury). Elle lui donna aussi un garçon qui fut comme son père bon officier. Amariton mourut le 17 juin 1732.

On peut compter par centaines, dans le seul tome I du *Dictionnaire*, les personnes dont l'origine a été insoupçonnée par Mgr Tanguay, mais que des chercheurs plus heureux ont retrouvée depuis, grâce à des fouilles poursuivies dans les registres de l'état civil en France, ou dans les contrats notariés — contrats de mariage, donations, testaments — déposés aux greffes de Québec, des Trois-Rivières et de Montréal. Mgr Tanguay n'a pas tout vu. Vingt, trente registres, peut-être plus, ont échappé à son examen. Preuve : le cahier des baptêmes, mariages et sépultures des vieilles forges Saint-Maurice retrouvé par Sulte. Et je ne parle pas, bien entendu, des registres qui, longtemps avant 1865, étaient disparus. Mgr Tanguay n'a pas pu ressusciter ces pièces d'archives malheureusement perdues à jamais.

Adhémar de Saint-Martin. Sa fille Marie a été baptisée en 1679 et non pas en 1699. Ceci est une faute typographique de quelque importance puisque Adhémar s'était remarié en 1687 et que la mère de Marie n'est pas la seconde femme de son père. A propos d'Adhémar, cet homme a été huissier, notaire, greffier, juge. Il serait bon, lorsque l'on complètera le *Dictionnaire*, de fournir les dates de ces diverses fonctions, dans son cas et dans celui de plusieurs autres personnages. Mgr Tanguay, faisant uniquement de la généalogie, n'est pas tenu de faire connaître ces dates qui sont du ressort du biographe.

Adversy (p. 2), ou plutôt Adverty, de l'évêché d'Angers, en Anjou, et non pas d'Angély, en Saintonge, devrait être renvoyé au mot Averty (p. 19), ou celui-ci renvoyé au premier. Personne ne devinera cette double inscription. L'orthographe des noms prend toutes les formes; un dictionnaire doit les marquer, chacune à sa place, et les renvoyer à une seule épellation, autrement vous vous égarez. Pourquoi Imbleau et Embleau ne sont-ils pas mis ensemble sous le nom d'Embleau, avec un renvoi au nom d'Imbleau ? Même remarque pour Louis Artus de Sailly, pages 13, 78, 185; Ancquetin, Anctin, Hanctain, Hanctin; Arpin, Harpin, Herpin; Armand, Herman; Amariton, Mari-

ton; Arnault, Renaud; Aubert, Hébert; Auriot, Oriol; Aubertin, Hobertin; Alary, Halarie;Aumond, Omond; Arpentigny, D'Arpentigny; Audio, Oudieau, Hodiau; Peleau, Pleau; etc . . . Ouvrez le volume à la lettre qui vous convient, mais que le texte vous renvoye au bon endroit, sans que vous soyez obligé de vous y casser la tête ou de perdre patience.

Aigron ou Esgron (p. 2) était matelot. Son fils Nicolas, sieur de la Mothe, né en 1665, s'établit marchand à La Rochelle, où il épousa à Saint-Jean-de-Perrot, le 9 janvier 1696, Marie, fille de Louis Bouffard et de Marguerite Gendreau, en présence de Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville et de son frère Sérigny. Dans l'acte de mariage, la mère est dite Fousset, et non pas Doucet, comme c'est écrit dans Tanguay. Dans le contrat de mariage des parents (27 décembre 1662), passé à Québec devant Audouard, c'est Dousset.

Alard (Julien). Les quatre enfants cités n'appartiennent pas à Alard, mais à sa femme, qui les avait eus de son premier mari Louis Jobidon. A la page 50, au mot « Bidon », se trouve la famille Jobidon. J'ai plusieurs pièces qui prouvent que la veuve de Jobidon a épousé Alard. Les enfants mis au compte d'Alard dans le *Dictionnaire* sont les mêmes, par les noms et les âges, que ceux de Jobidon. De plus Louis Jobidon avait une belle écriture, il signait « Jobidon »; ceux qui en ont fait « Job Bidon » avaient de l'esprit à revendre.

Ance (Michel). Il faudrait un renvoi disant « voir Besnard ». C'est toujours en feuilletant la lettre A pour les comparer avec mes annotations que je rencontre ce malentendu. Le hasard m'a fait ouvrir le livre à l'endroit où manquait l'indication que je conseille ici. Mgr Tanguay indique, à la page 44, le mot *Ance.* Comment se fait-il qu'il n'ait pas mis à la page 7 une note : « voir Besnard », par exemple, afin d'avertir le lecteur du rapprochement des deux noms ? Je le répète, cette tenue de livres est défectueuse; tous les comptes ne sont pas mis ensemble; le règlement final est impossible. Il y a toujours quelque part un personnage qui vous doit quelque chose et que vous ne pouvez découvrir.

Anceau (Benjamin). Rien ne nous indique que le même homme se retrouve page 46, sous le nom de Berry, et page 225 sous le nom d'Enceau. Je pourrais ajouter que l'acte de mariage est cité page 7 comme étant du 25 mai, et page 225 comme étant du 23 mai; l'acte, à l'église, est du 25 mai. C'est une coquille typographique, bien entendu, que l'intéressé ne pourra corriger qu'après une démarche au greffe ou à l'église. A la page 7 il est dit que Marie-Anne, fille aînée, naquit en 1661; à la page 46 elle est notée pour avoir été baptisée le 5 septembre 1660; cette dernière date est conforme au registre de la paroisse. Mgr Tanguay a pris la date de 1661 dans le recensement de 1667 qui donne à cette enfant l'âge de six ans. François est dit, page 7, né en 1660; à la page 225 il est dit né en 1662; le recensement de 1667 le fait naître en 1663 et celui de 1681 en 1661; cet enfant est mort en 1681. Un troisième, Marguerite, portée à deux ans au recensement de 1667, ne figure pas dans le *Dictionnaire*.

Si le *Dictionnaire* admettait des renseignements autres que ceux de la généalogie, ce que je ne blâme pas, il faudrait dire que Anceau a demeuré dans plus d'une localité; ce colon a fort intrigué Benjamin Sulte par ses pérégrinations. Bien d'autres noms sont dans le même cas; le *Dictionnaire* n'indiquant pas le lieu de résidence des parents des enfants baptisés, il reste à faire tout un travail pour démontrer le mouvement de la population. Ainsi, la plupart des premiers habitants de la Rivière-du-Loup (Louiseville) ou de Saint-François-du-Lac sont notés comme faisant baptiser leurs enfants aux Trois-Rivières; nous aimerions à savoir qu'ils habitaient telle ou telle paroisse. La chose aurait été facile à Mgr Tanguay car les registres contiennent, trois fois sur quatre, l'information désirée. Il s'en suivrait des renseignements profitables à l'historien.

Ango (Pierre) dit Laramée (p. 10) avait pour femme Marie Enard, dont le père se trouve cité à propos, page 224. Sous les noms d'Enard, Esnard, Henard et Isnard on aurait dû grouper la femme de Christophe Crevier, le nommé Gilles Hénard, la femme de Martin Ondoyer, les deux familles Isnard, et la femme de Claude Philippeau.

Cette dispersion de personnes, qui n'étaient peut-être pas de la même parenté, mais dont les noms sont les mêmes, rend les recherches impossibles. Groupez, groupez toujours ! Dans un index, dans un dictionnaire, c'est indispensable.

Arnault (p. 12) et *Renou* (p. 515), est le même que Desmarches, pas indiqué page 189, Lachapelle, page 334, Renault, pas indiqué page 513. Benjamin Sulte a parlé de lui dans *la Revue canadienne* de novembre 1886. Dans les registres des paroisses, La Chapelle, Arnault, Renault, Renou se retrouvent, uniquement parce que le prêtre ou le missionnaire écrivait d'après le son, ou d'après les noms prononcés devant lui. L'historien doit suppléer à ce manquement. Mgr Tanguay n'est pas historien. Il le prouve mille fois dans son *Dictionnaire.* De là des échappés qui nous déroutent.

Arrivé (Jean), figure avec sa femme et six enfants (p. 12), mais rien ne nous indique qu'il reparaît à la page 350 avec ces mêmes enfants et plus de détails. Si vous consultez « Arrivé » vous ne savez pas qu'il faut voir « Larrivé ». Ici, je retrouve ce manque d'accord et de comparaisons entre les différentes parties du *Dictionnaire.* La clef d'un semblable travail est toute dans la facilité de consultation. Mgr Tanguay, sachant que l'on écrit Arrivé et Larrivé, suppose que le lecteur pensera comme lui et que si Larrivé ne lui suffit pas, il cherchera Arrivé. Le lecteur trouvant Larrivé en sa place ne devinera jamais que l'on a distrait Arrivé et qu'il faut courir après celui-ci.

L'épouse de Jean Arrivé se nommait Jeanne Barbaret, Barberet, Barbery ou Barbereau. Peut-être était-elle soeur de Françoise Barbery ou Barbaret, native de Paris, qui épousa vers 1668 René Dardenne. Encore une fois, pourquoi ne retrouvons-nous pas ces deux femmes sous le mot Barberet ? Cela aiderait aux comparaisons. Même chose à l'égard de Anne-Françoise Bourduceau, non pas Bourdezeau, femme de Louis Artus de Sailly, et à l'égard de Méderic Bourdezeau, époux de Geneviève Butin.

Artaut (Pierre) est cité comme s'étant marié en 1670. Sa fille Marie est indiquée comme étant née en 1667 et son fils Jean en 1676.

Tout cela est incorrect. Au recensement de 1666, Artaut figure avec sa femme et leur fils Jean âgé d'un an; au recensement de 1667, Artaut et sa femme sont inscrits avec leur fils Jean âgé de deux ans, et leur fille Marie-Thomasse âgée d'un an. Artaut était juge à Champlain en 1670. Il mourut vers 1678. Dans un acte d'Adhémar, le 15 décembre 1678, son épouse est nommée Marut8arriki8, et elle est veuve. Au recensement de 1681, elle et son fils Jean, âgé de cinq ans (c'est le chiffre 15 au lieu de 5 qu'il faudrait) demeurent chez Michel Desrosiers, lequel est marié avec Marie Artaut, âgée de quatorze ans.

Malgré toutes mes recherches je n'ai pu découvrir dans les registres des paroisses les actes concernant Artaut. Nous voyons ce personnage dans les documents de l'époque, mais rien à l'église. Cela démontre une fois de plus que nos sources de renseignements ne sont pas toutes et uniquement dans les registres des paroisses.

En parlant de ces derniers registres, il est bon d'observer qu'ils sont écrits par des prêtres étrangers à la paroisse et par conséquent ne peuvent être acceptés, quant aux noms des familles, comme parfaitement corrects. Le premier volume du *Dictionnaire* s'arrête à l'année 1700, alors que le système des cures fixes commençait à peine. Avant cette date, nous étions desservis par des missionnaires qui ne nous connaissaient pas personnellement, c'est pourquoi les noms inscrits aux registres sont si souvent étranges. Artaut, sieur de la Tour, est parfois écrit le sieur de la Rue.

Aubuchon (Jean) avait un fils, aussi nommé Jean, né en 1661 et dont le mariage n'est pas indiqué à la page 15, mais si vous ouvrez la page 151 vous trouverez qu'il avait épousé Marguerite Cusson. Sulte a cherché ce Jean Aubuchon par mer et par terre, jusqu'au moment où, ayant à s'occuper du notaire Cusson, il a vu que la fille de celui-ci avait épousé notre homme. Il y a plus d'un Aubuchon qui ne trouverait pas cette note dans le *Dictionnaire*. Encore une fois, c'est incomplet. La divination n'est pas une vertu commune; si Mgr Tanguay prend pour des sorciers tous les lecteurs de son *Dictionnaire*, il se trompe. Les généalogistes novices ne sont pas tous sortis de l'île d'Orléans.

Aubuchon (Jacques) est dit (p. 15) originaire de Saint-Rémy de Dieppe — ce qui est exact, je crois. D'après l'acte de mariage de sa fille Anne, avec Chorel de Saint-Romain, Aubuchon venait de la paroisse Saint-Sauveur de La Rochelle. Qui croire ? Pour se renseigner d'une façon sûre, il faut aller consulter, à Québec, le greffe du notaire Lecoustre, où se trouve le contrat de mariage d'Aubuchon avec Mathurine, soeur de Jean Poisson.

Marguerite Aubuchon est citée (p. 16) comme ayant épousé Pierre Desrosiers en 1693. Au registre des confirmations, en 1698, je lis : « Thérèse Bouvier, fille de Pierre Bouvier et de Marguerite Aubuchon, fille de Jacque Aubuchon et de Marguerite Itasse, sa femme ». Ce Bouvier ne figure pas à la page 84 du *Dictionnaire*. Je suis persuadé que c'était Pierre Desrosiers ci-dessus.

Auger (Jean) dit le Baron (p. 18) paraît être le même que celui que M. Faillon[11] fait venir de France en 1653. A la page 284 du *Dictionnaire*, on voit qu'il avait dû se marier en 1648 avec Louise Grisard; d'après les recensements, ce chiffre est à peu près exact. Auger était tanneur de son métier. Son dernier enfant se nommait Jean-Baptiste et non pas Jean. Cette observation devrait entrer dans les additions que le *Dictionnaire* réclame pour se compléter, car si l'on ne trouve pas tout dans les registres des paroisses, il est possible de se renseigner au moyen des manuscrits des greffes ou de l'histoire imprimée.

Auger (Pierre). Ce Poitevin était à Portneuf en 1680. Il épousa à la Pointe-aux-Trembles de Québec, en 1685, Périnne, Pérette ou Péronnelle Meunier, Canadienne, née en 1670. Mgr Tanguay a fait deux hommes de cet Auger qu'il appelle (p. 8) Ange, et (p. 18) Augé. Comparez, et fondez en une seule les deux notices, dans lesquelles il y a au moins neuf incorrections. Le tout se passe de commentaires.

Aumier (p. 18). Une note au bas de la page mentionne « Homier », mais si vous regardez page 308 où devrait se trouver Homier,

---

(11) *Histoire de la colonie française*, II, 555.

il n'y a rien, et rien qui vous dise que tous les Homier sont placés page 19 sous la rubrique d'Aumier. Une fois sur dix, celui qui cherche Homier pensera à consulter Aumier. C'est trop nous demander.

Et ainsi de suite. Faute d'espace j'ai dû remettre dans mes cartons des centaines d'omissions et de corrections de moindre importance, dans le genre de celles-ci; entre autres :

Simon Alain (p. 2), né en 1643 (baptisé le 18 août), et non pas « né en 1646 ».

Louise Gargotine (p. 2), veuve de Daniel Perron dit Suire, non pas Daniel Lesuire, eut de son second mari, Charles-Louis Alain, une fille née Marie-Anne, mariée, 1° à Pierre Lachaine, 2° à Laurent Lecouti (pp. 334, 363). La notice du *Dictionnaire* est incomplète, là comme presque partout ailleurs dans le premier volume.

D'après le plan ou système d'arrangement du *Dictionnaire*, on est induit à croire que Charles Adams et son épouse Rebecca Smith (p. 8) seraient venus dans la Nouvelle-France. Seule leur fille Ursule y fut transportée. Si j'avais à redresser cette méprise, et cent autres pareilles que j'ai relevées, voici comment je rédigerais la notice.

Adams (Ursule), née le 13 mars 1674 à Hampshire, Nouvelle-Angleterre, fille de Charles et de Rebecca Smith; prise et amenée captive, le 19 juillet 1694, par les miliciens des Hertel, lors d'un raid sur les établissements de la rivière Oyster; baptisée au Canada (Mgr Tanguay ne dit pas où) le 6 avril 1697.

Autrement, on supposera que trois personnes de nationalité anglaise ont émigré au pays, tandis que, de fait, il n'en est venue qu'une. Les statistiques en souffriront.

* * *

Je m'arrête pour ne pas dépasser de beaucoup le nombre des pages accordées aux Dix. Je crois en avoir dit assez pour démontrer qu'une revision sérieuse et scientifique du *Dictionnaire* s'impose. On y pense depuis cinquante ans. Mon plan comportait un exposé suc-

cinct et impartial des diverses tentatives depuis 1898 pour corriger ou réimprimer le *Dictionnaire*. Mais j'ai réfléchi qu'il y a là matière à un gros article et d'ailleurs l'histoire du fiasco de ces comités de revision n'avancerait guère les choses. Il est plus urgent que tous les chercheurs vident leur sac de notes en attendant qu'un bénédictin génial et désintéressé, subventionné par l'Etat ou par un organisme quelconque, fasse la synthèse de toutes les corrections éparses dans nos mille monographies généalogiques en passant par-dessus la tête de tous les comités.

Gérard Malchelosse